

Ernest — Parbleu, tu raisones comme un vrai philosophe que tu es. Oui, certes nous y gagnerons, et tout le monde aura son profit. — Au reste, quand on ne sera plus content, on nous laissera sans doute. Bonjour donc à chacun ses sujets. Est-ce qu'il n'est plus libre maintenant à deux camarades de s'entretenir à leur goût ? Qu'en penses-tu ? Edmond !

Edmond — En troisième lieu, je pense que nous avons probablement là une belle occasion de faire apprécier l'histoire naturelle et d'en répandre le goût parmi nos confrères. C'est une chose à laquelle je ne m'habitue pas de voir que nous sommes environnés de merveilles et que nous n'en savons rien. Et tant s'en faut que les merveilles soient seulement soupçonnées, qu'on ne sait pas même nommer les objets. Pour m'en convaincre, je ne choisis point les individus : je prends au hasard. Je te prends, toi, par exemple, toi si grand chasseur, et je te demande combien de mammifères et combien d'oiseaux tu pourrais me nommer. Tu m'en nommeras un petit nombre sans doute ; mais pour l'immense majorité tu resteras certainement à quia. Et quant aux plantes, aux herbes de toute sorte qui couvrent les champs, les jardins, les chemins, les rivages, que nous rencontrons à toute heure, que nous foulons du pied, que nous apercevons partout ; à part les quelques espèces dont la grande mère se sert pour préparer ses tisanes contre la coqueluche ou contre la fièvre, je ne sache pas qu'on en puisse nommer même une seule. Non, l'histoire naturelle, on ne l'apprécie pas, on ne la connaît pas, on ne l'étudie pas. Et pourtant quel plaisir ! quelle jouissance que de tenir une plante et de dire scientifiquement : voici les caractères qui en font une *Dicotylédone*, voici ceux qui en font une *Angiosperme*, ceux qui en font une *Polypétale* ; ceux qui en font une *Caryophyllée*, puis ceux qui en font un œillet, enfin, c'est un œillet de Chine que je tiens !

Pour une seule plante, comme tu vois, Ernest, le règne végétal tout entier se présente à l'imagination : n'est-ce pas un admirable coup-d'œil ? Et ce sera encore un spectacle semblable si tu fais l'analyse d'un animal quelconque, je suppose d'un geai. Par le fait même que tu dis, c'est un geai : tu affirmes les caractères du Vertébre, de l'oiseau, du Passereau, puis du Passereau-Chanteur-Ornivateur. Voilà comme les noms raisonnés sont du plus grand intérêt pour l'esprit. Et remarque bien qu'il ne s'agit ici que de la partie la

plus matérielle de la science. Que te dirai-je maintenant de la vie, de ses merveilles sans fin et des ravissements qu'elle nous cause ? As-tu jamais pensé à la distribution de la vie dans le monde, comment elle s'élève par degrés et par échelons depuis l'éponge la plus chétive jusqu'à l'homme ? As-tu réfléchi aux innombrables formes sous lesquelles elle se manifeste avec un épanouissement infini de splendeurs ? As-tu songé enfin à la manière tout aussi admirable que variée dont elle se développe, se conserve, s'entretient et se propage ? Or toutes ces questions sont extraordinairement pleines de jouissances. On croit n'étudier que l'histoire naturelle et l'on se heurte aux plus sublimes problèmes de la Métaphysique ; on croit n'avoir que du compréhensible et le mystère est là qui nous frappe. Qu'est-ce que la vie ?... Et dire que chacune des espèces vivantes produit à elle seule toutes ces émotions ! — Les minéraux, il est vrai, ne nous intéressent pas au même titre ; mais qui nierait que les minéraux n'aient pas aussi leurs merveilles ? La cristallisation n'est-elle pas une merveille ? Et les affinités ? Et les propriétés de toute sorte ? Ignore-t-on le rôle immense de la matière brute dans la création et son importance illimitée par rapport à nous ? Je te déclare donc, Ernest, sans aucune restriction que l'histoire naturelle est une des études les plus dignes de l'intelligence de l'homme et les plus capables de faire impression sur son cœur.

Ernest — Tu t'échauffes, Edmond, tu t'échauffes. Quel plaidoyer vigoureux en faveur de la science ! Il n'en faudrait certes pas tant pour me déterminer à l'aimer, si je ne l'aimais déjà de tout cœur et si je n'étais fermement décidé à y consacrer désormais tous mes loisirs.

Edmond. — Je n'ai pas parlé pour toi seul. Notre conversation actuelle sera encore amenée devant le public, c'est sûr ; et voilà pourquoi je t'ai découvert entièrement ma pensée. Espérons ensemble que l'histoire naturelle en tirera son profit. Ah ! si nous pouvions seulement en inspirer le goût ! Ne serait-ce pas magnifique, Ernest ?

Ernest. — Je souris déjà avec bonheur à la pensée de l'intérêt que l'on y mettrait de toutes parts. — Avons-nous le temps maintenant de parler des oiseaux ?

Edmond. — Oh ? certes non, il est trop tard. La question des oiseaux nous la réserverons pour demain.

NOS COURS CLASSIQUES

DE LITTÉRATURE.

Monsieur le Rédacteur,

Sumite materiam vestris, qui scribitis equam.

Ainsi parle Horace ; mais aujourd'hui une raison qui me paraît plus forte que le conseil lui-même m'engage à parler d'un sujet qui est peut-être au dessus de mes capacités.

Me sera-t-il permis, Mr. le Rédacteur, d'élever un peu la voix, humblement et modestement, en faveur de notre littérature canadienne qui nous semble, à nous jeunes débutants, un peu trop oubliée dans nos cours classiques ?

La haute société littéraire canadienne, à qui j'adresse cette humble supplique, se convaincra facilement qu'il n'y a rien d'exagéré dans ma demande.

Dans les cours que l'on nous met entre mains, il y a une lacune regrettable.

Je prends pour exemple la dernière édition du Cours de Mr. l'Abbé Verniolles, qui est justement estimé comme l'un des plus parfaits. En bien ! feuilletiez-le, lisez les signatures de ses trois cent trois citations et modèles ; vous serez surpris avec moi de n'y pas rencontrer le nom d'un seul chanteur de nos gloires nationales. L'auteur semble ignorer jusqu'au nom même de la Littérature canadienne.

Cet oubli injurieux pouvait être tolérable tant que les échos sauvages de nos montagnes ne s'étaient plu à répéter que les chants cadencés des coureurs des bois. Mais cet ordre de choses ne doit plus exister, depuis que les beautés et les gloires du Canada ont été si magnifiquement chantées par nos poètes. Depuis que, debout sur son rocher du Nord, comme un autre Ossian, Crémazie a chanté :

« Tout ce monde de gloire où vivaient nos aïeux !

Cela pourrait être encore supportable si la lyre des Lemay et des Fréchette n'avait rendu de si magnifiques accords. Mais nous comptons en outre de cette trinité poétique une foule d'éloquents prosateurs et de poètes distingués, parmi lesquels figurent le célèbre chanteur du Mississipi, le barde national des Laurentides, et surtout cette muse Religieuse qui emprunte à la harpe d'or des anges les suaves mélodies qu'elle consacre au Très-Haut.

Malgré l'intéressant petit recueil qu'a bien voulu faire pour nous Mr. l'Abbé Nantel, les chefs-d'œuvre de nos littérateurs sont trop nombreux et trop disséminés pour que les modestes ressources